



VLADIMIR
FÉDOROVSKI

*Le Roman de
l'espionnage*

éditions du
ROCHER

Le roman des lieux et destins magiques



VLADIMIR
FÉDOROVSKI

*Le Roman de
l'espionnage*

éditions du
ROCHER

Le roman des lieux et destins magiques

LE ROMAN DE L'ESPIONNAGE

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Le Roman de Tolstoï, 2010.

Les Romans de la Russie éternelle, 2010.

Le Fantôme de Staline, 2007 ; prix du Droit de Mémoire.

Le Roman de l'Orient-Express, 2006 ; prix André-Castelot.

Le Roman de la Russie insolite, 2004.

Diaghilev et Monaco, 2004.

Le Roman du Kremlin, Le Rocher/Mémorial de Caen, 2004 ; prix Louis-Pauwels, prix du Meilleur Document de l'année.

Le Roman de Saint-Pétersbourg, 2003 ; prix de l'Europe.

L'Histoire secrète des Ballets russes, 2002 ; prix des Écrivains francophones.

Les Tsarines, 2002.

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Napoléon et Alexandre, Alphée, 2010.

Les Amours de la Grande Catherine, Alphée/Jean-

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui ne se demandaient pas spécialement comment il se le procurait.

Dimitri donna une nouvelle dimension aux escapades d'Eugène et Marie. Il connaissait le Tout-Paris et avait des idées sur tout. Il n'avait pas son pareil pour organiser une séance d'essayage de robes ou de chapeaux, faisant tourner en bourrique modistes et couturières par ses exigences. Il entraîna même ses amis dans les salons de Mademoiselle Chanel, vantant le génie naissant de cette femme étrange et obstinée à délivrer ses semblables du carcan des convenances vestimentaires.

À vrai dire, ce jeune homme énigmatique faisait tout pour séduire son entourage. Mais à la différence d'Eugène, visiblement sous le charme, Marie le regardait froidement s'agiter et discourir, insensible à ses allures anguleuses et inspirées qui, habituellement, impressionnaient tant les demoiselles.

Ils parlaient souvent de la Russie et de l'Occident, de l'art, de l'amour...

« Entre la Russie et la liberté, que choisirais-tu ?, demandait impromptu Eugène à Dimitri.

– La Russie, toujours ! », s'écriait ce dernier avec passion...

Constamment entre deux mondes, entre deux factions, entre deux idées, Dimitri entreprenait de disculper la terreur rouge sous prétexte que les bolcheviks avaient su sauvegarder l'essentiel : l'Empire. Mi-Rouge, mi-Blanc, alors.

« Serviteur de deux maîtres ?, persiflait Marie, sans indulgence

pour les errements d'une pensée aussi voltigeuse.

– Ou serviteur de deux maîtresses ? », reprenait-il, changeant brusquement de conversation.

Ses amis buvaient leur thé, Dimitri se faisait servir du vin, et ils parlaient jusqu'à ce que Marie titubât de sommeil et priât Eugène de la raccompagner chez elle. Quand elle s'éveillait quelques heures plus tard dans son lit bateau de jeune fille, elle laissait, rêveuse, son regard se perdre dans le ciel de l'alcôve tendue de soie bayadère jaune et bleue. Elle percevait que l'amitié qui unissait Eugène et Dimitri prenait imperceptiblement une autre tournure, plus politique ; et elle se sentait exclue de cette nouvelle complicité, encore indéfinissable.

Le lendemain, ils se retrouvaient pour une virée dans le Paris russe et canaille de Boulogne et de Billancourt. Les deux faubourgs accueillait nombre de leurs compatriotes. Le philosophe Nicolas Berdiaev habitait Clamart ; la poétesse Tsvetaïeva, Meudon ; Nina Berberova vivait à Billancourt... Quant à la communauté des vieux ritualistes, héritiers des fidèles orthodoxes qui refusèrent les réformes liturgiques introduites par le patriarche Nikon au XVII^e siècle, elle s'était installée à Noisy.

Boulogne possédait un bois et un champ de courses. On y accédait par une large avenue bordée d'arbres et de pelouses. Billancourt abritait les usines Renault ; des tavernes russes et pauvres bordaient une rue commerçante laide et sale. Parfois, les jeunes gens se rendaient dans des quartiers plus prestigieux, chez l'écrivain mystique Merejkovski et son épouse, la poétesse Hippius.

Ceux-ci recevaient de cinq à sept tous les dimanches, au 2 bis de l'avenue du Colonel-Bonnet, dans le XVI^e arrondissement, dans un appartement acheté avant la guerre. En s'y installant à nouveau après la révolution bolchevique, ils avaient eu la joie d'y retrouver leur bibliothèque et leurs bibelots. Assis au bout d'une grande table, l'écrivain présidait, tel un sultan. Perchée sur le bras du fauteuil de son auguste époux, la poétesse pérorait, faisant et défaisant les conversations. Elle croisait haut ses jambes et portait avec audace les tenues les plus provocantes de ces Années folles. Ses cheveux étaient coupés à la garçonne ; une émeraude pendait sur son front, entre ses sourcils de jais. Un maquillage charbonneux lui assombrissait l'œil et ses ongles laqués de rouge maniaient son fume-cigarette comme une fine arme de poing.

Le maître de maison animait les débats d'idées, tandis que Zinaïda Hippus s'entourait d'un cercle de jeunes poètes parmi lesquels elle aimait à exercer son influence. Ce fut d'ailleurs au cours d'un de ces cinq à sept qu'un écrivain avait proposé, en 1934, de réunir les cent vingt-quatre auteurs qu'il avait recensés (on lui reprocha aussitôt de nombreux oublis) en une « Académie littéraire de la Russie hors frontières » – académie divisée en trois sections : les « aînés », qui avaient une réputation assise dès avant la révolution ; les « candidats », qui avaient tout juste débuté avant l'exil ; les « jeunes pousses », comme Eugène, dont la vocation littéraire s'était manifestée ou précisée dans l'émigration. Cette académie ne vit jamais le jour, mais, en dépit de ses ambiguïtés, la classification proposée fut retenue. À la vérité, la vie des écrivains était difficile et inconciliable avec ces constructions académiques quelque peu artificielles.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

n'étaient pas non plus étrangers à ce climat de terreur. De surcroît, selon le dictateur rouge, devant la montée des risques de conflit mondial, toute opposition réelle ou supposée devait être muselée.

Les grands procès de Moscou, commencés dès 1936, représentent un des aspects les plus spectaculaires de la répression stalinienne qui atteindra son apogée en 1937.

Dans cette atmosphère délirante, personne ne se sentait à l'abri d'une arrestation, car chaque bourg avait ses accusés. La délation, engendrée par la crainte, fournissait aux hommes de la police secrète leurs cargaisons de victimes.

Au cours de l'instruction, le procureur général faisait avouer aux inculpés qu'ils étaient liés à d'« autres criminels », puis demandait d'ouvrir une nouvelle enquête sur la « conspiration fomentée par les personnes citées ». La chute d'un hiérarque entraînait alors nécessairement des centaines de ses fidèles. Des relations familiales ou amicales avec une personnalité soudain désignée comme « ennemi du peuple » rendaient automatiquement suspect. La responsabilité collective des familles, y compris des enfants, fut légalisée, et la peine de mort devint applicable à partir de l'âge de douze ans !

C'est dans ce contexte que Dimitri Bystroletov fut installé dans un immeuble sur le quai de la Moskova. L'ambiance y était déprimante. Il ne restait plus dans le bâtiment que des femmes et des enfants, parce que tous les hommes avaient été arrêtés. « Et parfois même des gosses tout seuls », se disait Dimitri.

Il arrivait que les hommes reviennent pour quelques jours,

semaines ou mois, puis repartent définitivement. Du reste, il y avait tant de gens qui arrivaient on ne savait d'où, restaient quelque temps et disparaissaient à jamais. L'atmosphère était à la méfiance. Personne ne se considérait comme un « ennemi du peuple », mais le voisin, lui, l'était peut-être... Des sacs étaient préparés pour la prison. Les plus sages prévoyaient un plan de repli pour que leurs enfants puissent être envoyés loin de Moscou, au cas où ils seraient arrêtés.

Dimitri essayait de s'évader le plus souvent possible de ce quotidien délétère et déambulait dans les stations du métro récemment inauguré par Staline. À l'époque, les Soviétiques vivaient d'une manière très précaire et ces stations rehaussées de marbre, de bronze, parfois même d'or, impressionnaient la population. Le dictateur rouge n'affirmait pas par hasard à sa belle-sœur que le peuple avait besoin d'idoles et de splendeurs ornementales. D'ailleurs, il choisissait lui-même ces décors, comme le marbre cramoisi de la station Maïakovskaïa ou les statues de l'arrêt Place-de-la-révolution.

Un mois à la campagne

Finalement, Dimitri demanda à ses supérieurs de l'envoyer un mois à la campagne, dans une datcha située à une centaine de kilomètres de la capitale.

Les procès des traîtres à la patrie occupaient la une des journaux. Le jeune homme avait beau se dire qu'il n'était pas concerné, personne ne s'estimait à l'abri des purges successives qui décimaient même les rangs des héros soviétiques. Dimitri, fataliste, pensait que les grandes révolutions ne pouvaient se

faire sans victimes. Le fait d'avoir réussi des missions à l'étranger n'était pas une garantie, et il voyait disparaître, les uns après les autres, les gens qu'il connaissait. Régulièrement, il était convoqué par le NKVD⁹.

Une voiture noire venait le prendre pour l'emmenner à Moscou. Une ombre passait alors sur le front de Léna, sa logeuse, une jeune et jolie veuve, lui rappelant qu'il pouvait à tout moment être la cible d'une nouvelle épuration. Il y avait de bonnes probabilités pour que le NKVD l'ait chargée de le surveiller discrètement. Mais Dimitri ne s'en plaignait pas : elle avait pris sa tâche très à cœur et était devenue pour lui une amante attentive.

Un soir, alors que le tic-tac des pendules rythmait le silence, Dimitri avait vu Léna se mettre à genoux sur une chaise pour faire avancer les aiguilles d'un cartel. Il avait regardé avec insistance ses cheveux noirs remontés en chignon, ses sourcils abondants et sa poitrine moulée sous un chandail marron. Se sentant observée, Léna s'était retournée et l'avait fixé d'une manière étrange. Attiré soudainement par ce corps puissant et ces yeux bleus bordés de longs cils, Dimitri s'était approché d'elle et l'avait embrassée avec passion. Puis il lui avait proposé de boire un verre.

« Buvez à ma santé, répliqua-t-elle en se détachant de son étreinte, je vais me laver. »

Sans prononcer un mot, Dimitri lui avait emboîté le pas et l'avait accompagnée dans les bains russes. Il ne quittait pas des yeux la jeune femme, troublé par sa nudité, la courbure de ses hanches et le triangle anthracite surplombant ses jambes

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

bivouac. Non loin de là, des hommes du djebel vivaient dans des cabanes de bambous et de paille. Ils avaient irrigué la terre et, tout autour de leur village, l'eau de la montagne courait dans d'étroits fossés. Les femmes portaient des amulettes et des caleçons de cuir, leur longue chevelure s'étirait dans leur dos jusqu'à terre et ressemblait à la crinière d'un cheval. Quelques-unes broyaient de la farine. Un forgeron, assis sur le sable, frappait un morceau de cuivre ; à côté de lui, un gros soufflet était fixé à des pierres et, de temps à autre, il tirait un cordeau pour activer l'instrument qui ranimait le feu.

Cette scène rappela à Marie l'ambiance à la campagne, chez ses parents. Et elle commença de parler de son enfance... Seul Morsini, fumant négligemment une cigarette à l'écart, semblait attentif à ce curieux rapprochement. Elle sentit qu'elle parlait pour lui. Son profil avait quelque chose d'obsédant, de même que son attitude générale. Il se tourna, ce qui déclencha, chez Marie, les mécanismes complexes de la mémoire. Elle attrapa son crayon et son bloc et se mit à dessiner, un sourire au coin des lèvres : « Tiens », dit-elle en lui tendant le carnet.

Sous le masque absurde qu'on lui avait modelé contre son gré, Marie avait retrouvé en trois coups de crayon tout ce dont il était autrefois si fier : les pommettes effacées, les joues creuses, l'arc du nez, et surtout ses yeux. « Tes yeux au moins ne changeront pas », avait pressenti Léna...

« Dimitri, c'est bien toi ? », interrogea Marie dans un murmure, ses grands yeux bleus fouillant derrière le visage inconnu pour y retrouver les traits de l'ami de toujours.

Il acquiesça, incapable de proférer une parole...

Quand enfin il fut à même de parler, assis à ses pieds, sans la regarder, il se livra pendant plus d'une heure. Une confession minutieuse, complète, que Marie écouta, horrifiée. L'aveu d'un agent secret aguerri.

Il raconta comment, jeune officier, il avait compris que les civilisations sont mortelles. Il s'était associé aux Soviets dans un effort désespéré pour sauver la Russie. Il avoua qu'il s'était trompé.

« Je regrette une chose, Marie. C'est d'avoir recruté Eugène dans ce réseau qui vous mènera tous deux à votre perte.

« Vous vous rappelez l'affaire de Lausanne ? C'est Ignace Reiss qui fut assassiné, ce jour-là, sur la route. C'était un homme honnête. Comme vous aujourd'hui, j'étais sourd, alors, à ses protestations : il m'avait pourtant prévenu que Staline était de mèche avec Hitler. D'ailleurs, le pacte qu'il a conclu avec Molotov et Ribbentrop a confirmé la véracité de ces accusations. »

Il décrivit encore les êtres brisés qu'il avait croisés dans les tribunaux de Staline. Il la supplia de cesser de confondre l'Union soviétique stalinienne avec la Russie de ses rêves.

« N'oubliez pas, Marie, je vous en conjure : “Rien n'est plus triste que d'évoquer les temps heureux quand on est dans la misère”, disait Dante. Ne vous martyrisez pas avec des souvenirs qui ne sont plus. Je suis au désespoir de vous avoir entraînés, Eugène et vous, dans cet enfer. »

La jeune femme l'interrompit avec violence. Elle ne comprenait

pas. Ou plutôt, elle comprenait trop bien, et cela l'effrayait. Ce qui revenait au même. Elle invoqua la grandeur de la Russie, sa foi en la résurrection des valeurs anciennes qui faisaient l'âme de leur patrie. Dimitri lui faisait peur. Ou bien il disait la vérité, et c'était affreux. Ou bien – en bon agent secret –, il prêchait le faux pour savoir le vrai. Peut-être était-il en train de mettre son patriotisme et sa fidélité à l'épreuve ? Il y avait du danger partout dans ce qu'il disait. Jamais il ne les persuaderait, ni elle ni Eugène, de renoncer à leur rêve de revenir en Russie. Elle avait assez de foi pour déplacer des montagnes ! Les obstacles ne l'arrêteraient pas. Dimitri n'aurait pas dû revenir si c'était pour tenir un pareil discours. Il n'avait qu'à aller au diable¹¹ !

Dimitri attendit patiemment qu'elle s'apaise un peu.

« Pardon, Marie. Je voulais seulement vous mettre en garde. Mais n'y revenons plus, dit-il comme elle ouvrait la bouche pour protester encore. Je dois partir à présent. Loin. Très loin.

« Faites-moi une promesse : si un jour vous avez besoin d'aide, allez voir de ma part le père Alexandre qui, à Prague, représente l'Église russe fidèle à Moscou. »

Il avait mis une telle force et une telle solennité dans sa demande qu'elle promit, grave, elle aussi. Il l'embrassa pour lui dire adieu, bouleversé de la voir si fragile devant le monde inflexible qui l'attendait. Et comme autrefois dans le train de Marseille, elle le regarda s'éloigner, malheureuse de le voir si affligé, incapable de faire un geste pour le retenir, sans savoir qu'il emportait comme un précieux viatique le signe de croix qu'elle venait de tracer sur son front.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

« Voilà qui est clair », gronda Eugène en dressant le poing vers le ciel comme le faisaient autrefois les républicains espagnols. « Il n'y a pas d'autre alternative. Entre Hitler et Staline, nous choisissons Staline. Tu es bien d'accord ? »

Sa femme hocha doucement la tête, pâle d'émotion.

« Tu dois être consciente que cette résolution implique des dangers et des sacrifices. Mais tu dois savoir aussi que c'est la voie que j'ai choisie dès le début. Pendant toutes ces années, j'ai dû me battre dans l'ombre pour notre cause. L'heure viendra de livrer bataille au grand jour !

– La vie même est dangereuse, mon amour. Nous sommes mariés pour le meilleur et pour le pire, ajouta-t-elle, ne l'oublie pas... »

Dans ce contexte dramatique, Eugène continua à informer Moscou des mouvements militaires qui se déroulaient sous ses yeux. Les combats faisaient rage dans le désert, aux portes de la capitale égyptienne. Les Allemands et les Britanniques menaient une lutte sans merci pour contrôler la route d'Alexandrie. Tantôt le maréchal Rommel était repoussé jusqu'à Benghazi, tantôt les armées anglaises, à nouveau mises en échec, reculaient sur les côtes alexandrines, car Montgomery avait dû céder du terrain sous la pression allemande. En juin 1942, la bataille de Bir Hakeim amena Rommel à moins de soixante kilomètres de la ville.

En apparence, Eugène semblait un amateur de fêtes décadentes, un habitué de la cour du roi Farouk et un homme léger qui ne pensait qu'à s'amuser. Mais à Moscou, ses

supérieurs prenaient de plus en plus conscience de la valeur des renseignements qu'il était en mesure de fournir. De simple agent, il devint l'homme du NKVD au Caire. Il utilisa le réseau et les relais mis en place les années précédentes. Ces voies détournées permettaient à Beria en personne d'acheminer ses instructions chiffrées en toute sécurité.

Eugène recevait également d'importantes sommes en numéraire, dont l'emploi était soigneusement détaillé. Il se lia d'amitié avec un couple d'opérateurs radio qui tenaient une petite bijouterie à côté de l'auberge des Pyramides.

Au fur et à mesure que les Alliés prenaient l'avantage, le ton des ordres venus de Moscou changeait. Eugène fut chargé d'une mission délicate : il s'agissait de semer la zizanie entre l'Angleterre et le roi Farouk. Il inventa une intrigue retentissante, laissant entendre à ses nombreux interlocuteurs que, lassée des infidélités de son époux, la reine avait pris à son tour un amant. Ces bruits ne tardèrent pas à venir aux oreilles du roi et à déclencher une folle crise dynastique.

D'aucuns affirmèrent dès lors que Farida avait mis au monde un fils dont Farouk n'était pas le véritable père. La rumeur enfla. On chuchotait qu'il s'agissait d'un complot des Anglais pour que l'enfant usurpe la couronne sous la tutelle de sa mère, poussée par Londres à exercer la régence du royaume égyptien.

Cette machination, qui fut rapportée à l'Intelligence Service, inquiéta sérieusement le gouvernement de Churchill. C'était une rumeur absurde, mais comme toutes les rumeurs, elle courait plus vite que la vérité. Tandis que le roi était de plus en plus soupçonneux à l'égard de Londres, la reine se glaçait, outrée

qu'il puisse accorder crédit à d'aussi invraisemblables ragots.

Mais bientôt les événements prirent une tournure inattendue. La bijouterie des opérateurs radio fut cambriolée et ses propriétaires tués. La police ne tarda pas à découvrir tout un arsenal de chiffres et d'émetteurs. Les liens étroits des joailliers avec Eugène n'étaient un secret pour personne. Il enjoignit donc sa femme de préparer des bagages légers pour elle et sa fille. Ils devaient partir immédiatement. De toute façon, Eugène lui ôtait depuis longtemps toute illusion de libre choix.

Quand on vint l'interroger, la grande maison était vide. Moscou lui avait intimé l'ordre de quitter Le Caire de toute urgence pour se rendre à Prague. Il n'y avait pas d'alternative. Il fallait obéir, et vite. Une nouvelle vie commençait pour le couple.

Sorge, virtuose de l'« orchestre rouge »

Au cours de cette période, le Kremlin multiplia les structures d'espionnage, montant un véritable « orchestre rouge » composé de virtuoses du renseignement. Parallèlement aux services secrets d'État, l'Internationale communiste (Komintern) fonda un département organisant le travail des émissaires « illégaux » à travers le monde.

Savaient-ils, ces militants du Komintern, que les informations qu'ils transmettaient étaient destinées aux services secrets moscovites ? La question est purement théorique, car pour l'écrasante majorité des communistes de l'époque, le combat au nom de la révolution et la défense de l'Union soviétique, « patrie incontestée du socialisme réel », se confondaient.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pouvait en effet accéder facilement aux milieux dirigeants antirépublicains.

« Ma blessure en Espagne, affirmera-t-il plus tard, me facilita énormément le travail, tant pour le journalisme que pour le renseignement. »

Staline abandonna toutefois son projet de « liquider » Franco. Il faut dire que, depuis le printemps 1937, Moscou concentrait son attention sur les affrontements internes du camp des républicains et surtout sur l'élimination des trotskistes. Vers la fin de cette année, en Union soviétique, la traque des « ennemis du peuple » prit le pas sur la collecte de renseignements.

Pendant les purges, les talents exceptionnels des « cinq de Cambridge » demeurèrent en suspens. Enlisé dans la paranoïa de la Grande Terreur, Staline suspectait la plupart de ses agents secrets.

La tension internationale était à son comble. Le 30 septembre 1938 furent conclus les accords de Munich. Tandis qu'à Londres Chamberlain était accueilli en héros, brandissant une feuille de papier sans valeur contresignée par Hitler, à Paris, Édouard Daladier faisait également un retour triomphal.

Choqués par la « lâcheté des dirigeants occidentaux », les « cinq de Cambridge » étaient à mille lieues d'imaginer que, moins d'un an plus tard, Staline signerait un pacte avec Hitler. Pour eux, Munich confirmait la justesse de leur engagement.

À l'époque, Staline en conclut que le renseignement en Grande-Bretagne était « fondé sur des sources douteuses

contrôlées par des ennemis du peuple, et donc extrêmement dangereux ». Il rompit tout contact avec les « cinq ». Certes, leurs informations étaient enregistrées, mais le dictateur rouge ne s'y intéressait guère. Paradoxalement, ce manque d'attention n'entama nullement l'ardeur de ces derniers. Burgess devint l'assistant d'un parlementaire et se construisit une sorte de sous-réseau personnel, s'appuyant largement sur ses relations homosexuelles. À tel point que Beria commença à surnommer les « cinq de Cambridge », « mon Homointern » !

Le spectacle qu'offrit Staline buvant à la santé du Führer avec Joachim von Ribbentrop, ministre allemand des Affaires étrangères, lors de la signature du pacte de non-agression germano-soviétique, le 23 août 1939, bouleversa les agents britanniques. Cependant, ils continuèrent de remplir leur mission.

Durant l'été 1940, Burgess parvint à faire embaucher Kim Philby à la section D du MI6. Celui-ci fut alors chargé de l'« instruction politique des saboteurs destinés à être envoyés en Europe ». Pourtant, Moscou demeura méfiante à son égard. Elle s'étonnait notamment des informations selon lesquelles la Grande-Bretagne n'envisageait pas d'envoyer des saboteurs en URSS.

Dans l'intervalle, Philby grimpa rapidement les échelons pour accéder, quatre ans plus tard, à un poste clé : celui de responsable de la section de surveillance des activités soviétiques et des partis communistes du monde entier. Quel jeu de dupes ! Cet agent de Staline, intelligent, charmeur, parlant cinq ou six langues, était chargé de coordonner la lutte des Britanniques contre les espions du Kremlin !

Au début du mois d'avril 1942, Moscou procéda à une analyse exhaustive des dossiers communiqués l'année précédente par Philby. Les conclusions lui furent défavorables. Le Kremlin refusa d'admettre que les services spéciaux britanniques, alors presque entièrement voués à l'effort de guerre, attachaient moins d'importance à l'espionnage contre l'URSS.

Encore un paradoxe de l'histoire : les « cinq de Cambridge », qui passeront plus tard pour les plus grands agents secrets de Moscou, ne bénéficiaient plus alors d'aucun crédit, parce qu'ils avaient échoué à apporter la preuve d'une vaste conspiration contre l'Union soviétique. Complot évidemment imaginaire, mais auquel Staline croyait fermement...

En octobre 1942, le dictateur rouge écrivit à son ambassadeur à Londres :

« À Moscou, nous avons tous l'impression que Churchill vise la défaite de l'URSS pour pouvoir pactiser avec l'Allemagne de Hitler aux dépens de notre pays. »

Le 25 octobre 1943, Moscou informa la résidence de Londres qu'il ne faisait désormais plus de doute que les « cinq de Cambridge » étaient des agents doubles travaillant pour les services secrets britanniques ! Ces informateurs ne servaient donc qu'à intoxiquer le Kremlin.

Le rapport de Philby (selon lequel la Grande-Bretagne n'était alors nullement engagée dans des opérations contre l'Union soviétique) fut qualifié par Moscou de « manifestation évidente de désinformation ». Cette théorie du complot expliquait cependant mal pourquoi les « cinq » parvenaient à livrer tant de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aimait particulièrement.

Le père Alexandre avait gardé pour la fin la grande nouvelle qu'il apportait à Eugène : avant de repartir pour Prague, il avait été convoqué par Beria qui lui avait demandé de regagner Moscou pour de bon. Son interlocuteur lui avait proposé de prendre avec lui ses plus brillants collaborateurs praguais.

« Chers amis, dit-il les yeux brillants de joie, vous rentrez en Russie. Vous venez me rejoindre à Moscou ! »

Il leur cacha soigneusement que la première réaction de Beria avait été très défavorable :

« Quoi ? Ils sont encore en vie ! C'est un miracle, mon père. Vous êtes sûr de tenir à ces gens-là ? Ils ont toujours mené une double vie ! »

Puis il avait ajouté avec un haussement d'épaules que, puisqu'ils y tenaient tellement, Eugène et sa femme seraient autorisés à revenir en Union soviétique.

Ce fut une explosion de joie. Marie baisa mille fois l'icône de la Sainte Famille. Le pope essaya de tempérer ses illusions : elle ne retrouverait pas le pays dont elle rêvait. Peu importait. Elle rentrait chez elle, dans sa patrie. C'était la fin de l'exil.

Ils refirent leurs bagages. Tous trois quittaient la Tchécoslovaquie. Direction Moscou.

Les minarets de Samarkand

Quand le haut-parleur annonça Oujgorod, le bourg ukrainien qui marquait la frontière entre la Tchécoslovaquie, la Pologne et la Roumanie, Marie blêmit.

Le contrôle se passa sans incident. Leurs papiers étaient en règle. Le père Alexandre avait veillé à tout. Le douanier sévère avait feuilleté les passeports, mais elle n'avait pas été refoulée du pays qu'elle avait fui autrefois, comme elle l'avait tant redouté. Elle venait de réaliser son rêve, le rêve de tout exilé. Rentrer chez elle.

Marie distribua à son époux et à sa fille les fleurs qu'elle tenait serrées sur sa poitrine et tous deux jetèrent leur bouquet avant que le train ne reprît de la vitesse. Une pluie de couleurs tourbillonnantes s'égaila délicatement sur la terre gorgée d'eau.

Envahis par l'émotion, Eugène et Marie commencèrent à chanter. Ils ne quittaient pas du regard les paysages qui défilaient derrière les fenêtres, l'herbe neuve et vive, les figures gracieuses des coucous dans le ciel...

Comme une promesse tenue, la vie recommençait. Cela, Marie y croyait de toutes ses forces. Son cœur battait à exploser ; elle se représentait les visages de ses parents, mêlait les souvenirs aux visions de l'avenir. Elle était fière d'être allée au bout de son rêve. Enfin, les coupoles dorées des églises moscovites lui apparurent.

Juste avant d'arriver à Moscou, le train s'immobilisa quelques instants, puis repartit. Marie s'en étonna.

« Ils ont dû nous faire changer de voie pour laisser passer un

train plus rapide, la rassura Eugène en se replongeant dans son livre.

– Mais non !, s'écria-t-elle. On s'éloigne ! Que se passe-t-il ? »

Incrédule, elle se laissa choir sur la banquette. À cet instant, quelqu'un frappa à la porte du compartiment. Marie alla ouvrir et se trouva nez à nez avec un officier du MVD – l'organe qui avait succédé au redoutable NKVD – en uniforme bleu aux épaulettes dorées.

« Je dois vous transmettre un message de nos supérieurs, dit-il. Il a été décidé que vous devrez passer quelque temps en Ouzbékistan, à Samarkand. Voici les ordres écrits. Vous aimez l'Orient, n'est-ce pas ? Et la vodka ! », ironisa-t-il en leur remettant une musette contenant du saucisson, du pain noir et une bouteille de vodka comme unique boisson.

Marie ferma les yeux et se mit à pleurer en silence. Eugène baissa la tête. Il n'y avait rien à ajouter. Ils avaient eu l'espoir de rentrer chez eux ; à présent, ils y étaient sans y être. Marie ne prononça pas une parole durant l'interminable voyage qui, de bifurcation en bifurcation, les emmena à travers le Kazakhstan jusqu'en Ouzbékistan. Elle se sentait bafouée. D'une certaine manière, Eugène retrouvait un foyer : retourner vers l'Orient ne pouvait que lui plaire...

À la gare de Samarkand, les gens du MVD n'eurent aucun mal à reconnaître le couple. Ils semblaient débarquer d'une autre planète : Eugène en costume prince-de-galles, Marie dans un élégant tailleur de tweed acheté lors de son dernier séjour à Paris.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

travaux à Samarkand et à Boukhara. « Moscou vaut bien une messe ! », conclut-il en bon français. Et jusqu'à la fin de sa vie, il eut droit à ces deux mois annuels sous le soleil ouzbek.

Marie reçut la nouvelle avec effusion. Elle allait enfin vivre dans la capitale du pays. Deux ans et demi en Ouzbékistan lui avaient paru deux siècles. Ils refirent une nouvelle fois leurs bagages...

Dans leur logis des bords de la Moskova, d'où l'on avait une vue imprenable sur le Kremlin, la vie du couple prit un tour très agréable. Leur foyer, qui gardait le parfum de Paris, attirait comme autrefois musiciens et écrivains. Les paysages d'Orient peints par Marie et les pièces d'archéologie rapportées de Samarkand par Eugène apportaient une touche exotique.

Marie avait repris ses habitudes fantasques, ses pique-niques improvisés sur son grand tapis persan, ses concerts impromptus, ses fameuses « nuits blanches » où l'on parlait passionnément musique et poésie jusqu'à ce que l'aube blanchît les fenêtres.

À cette époque, le rideau de fer fut entrouvert. On vit à Moscou Yves Montand et Simone Signoret ; des hommes d'affaires et même quelques touristes allèrent jusqu'à Leningrad. Mais le couple n'avait pas le droit de fréquenter des étrangers : il était toujours pris au piège, étroitement surveillé et écouté par le KGB. Car si Eugène n'appartenait plus à proprement parler aux services secrets, il était souvent l'invité des officiers du KGB, dont il fréquentait les datchas des environs de Moscou pour d'informelles séances de réflexion où ses talents d'analyste étaient appréciés.

Les premiers mois d'hiver le déprimaient toujours. « Manque de soleil ! », déplorait-il. Mais le moment de son expédition annuelle à Samarkand arrivait et il s'impatientait. Il partirait après le nouvel an.

À vrai dire, à Moscou, Eugène n'avait pas perdu l'habitude de mener une double vie. Ainsi pouvait-on le voir, chaque samedi, s'absenter de chez lui, une petite serviette sous le bras. Il disait à sa femme qu'il se rendait à la piscine. Mais en sortant de la station de métro Dynamo, il remontait en direction de l'hippodrome. Les habitués du champ de courses le connaissaient bien. L'honorable professeur, avec sa barbiche argentée et sa serviette noire, jouait gros jeu. Il avait contracté en Orient une véritable passion pour les chevaux.

Jamais la pègre de l'hippodrome ne s'intéressa à lui, en dépit des sommes importantes qu'il touchait. Quand les jeunes voyous demandèrent au parrain du quartier pourquoi il était interdit de taxer ce joueur, la réponse fut claire et définitive : on ne touche pas aux « *sosied* ».

C'est ainsi que les Russes « avertis » avaient coutume de nommer les gens des services de sécurité. Un terme qui venait des années 1920, du temps où le commissariat du peuple aux Affaires étrangères résidait au centre de Moscou. Ses voisins étaient les « proches », membres de la GPU, l'ancêtre du KGB, qui avait ses bureaux place Loubianka. Il y avait aussi les « voisins lointains » du commissariat du peuple à la Défense, qui demeuraient plus à distance²⁷.

« Et quand bien même ce ne serait pas un agent secret, avait ajouté l'escroc, il ne faut pas y toucher. C'est un véritable joueur,

comme il n'en existe plus. Il suffit de l'entendre parler des chevaux arabes. Ce camarade est une encyclopédie vivante des courses et un poème à la gloire du jeu ! Le premier qui l'ennuie aura affaire à moi ! »

Ils se le tinrent pour dit.

Eugène fréquentait aussi les orientalistes de Moscou et s'offrait chaque mois une beuverie « entre espions » à la datcha de Kim Philby, le plus célèbre agent soviétique, dont il avait autrefois croisé le père en Égypte. La boisson avait longtemps été une de ses passions, mais, en dehors de ces séances avec ses vieux camarades, il avait pratiquement cessé de boire.

Pendant ces soirées bien arrosées, Philby évoquait souvent sa fuite pour Moscou. Il était surtout fier d'avoir tenu bon si longtemps face aux accusations des services secrets et des médias britanniques.

En effet, en 1951, la presse occidentale ayant révélé que Burgess et MacLean se trouvaient bel et bien en Union soviétique, un parlementaire britannique demanda au Premier ministre de Sa Majesté combien de temps le gouvernement avait l'intention de couvrir les activités douteuses du « troisième homme », dénommé Philby.

La réponse du Premier ministre fut claire :

« Nous n'avons aucune raison de conclure que M. Philby ait jamais trahi son pays ou qu'on puisse l'identifier à un éventuel “troisième homme”, pour autant qu'il y en ait jamais eu un. »

Officiellement blanchi, Kim Philby put donc déclarer, lors

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pendant quelques mois, il réussit notamment à convaincre la CIA que la rupture de l'URSS avec la Chine (qui fut authentique), au début des années 1960, était un coup de bluff du Kremlin à l'intention de l'Ouest ! Golitsyne aurait même affirmé que le Printemps de Prague de 1968 – cet élan nettement perceptible du peuple tchécoslovaque vers la liberté – n'était qu'une « astuce communiste » ; ou encore que le Premier ministre britannique, Harold Wilson, avait été un agent du KGB³¹.

Les approximations de Golitsyne posèrent bien des problèmes aux services secrets américains. La fiabilité des renseignements d'un agent double est si difficile à évaluer... L'Occident en fut donc réduit à prendre ces informations pour argent comptant, avec tous les risques d'intoxication que cela impliquait. Ce fut un temps de suspicion généralisée. Dans cette ambiance funeste, personne ne se sentait à l'abri.

En France, cependant, les répercussions furent particulièrement importantes. Au printemps de 1962, John F. Kennedy en personne rédigea une lettre qu'un envoyé spécial remit en mains propres au chef de l'État français, le général de Gaulle. Cette missive ultra-secrète, basée sur les « confidences » de Golitsyne, mettait en cause les services français et le cabinet même du général, qui semblaient avoir été « pénétrés » par des agents soviétiques.

John F. Kennedy expliquait sans ambages pourquoi il avait préféré faire parvenir ce pli directement : « Les canaux de la diplomatie ne sont plus sûrs ! » Le président américain tenait ses sources à la disposition de tout émissaire « fiable » que le général de Gaulle jugerait digne de confiance pour être délégué

aux États-Unis. Un vent de panique souffla dans les palais de la République française.

De Gaulle choisit personnellement son homme « digne de confiance », le général de Rougemont, directeur du 2^e bureau (renseignements) de l'état-major de la Défense nationale. Une semaine plus tard, cet envoyé très spécial se rendit à Washington dans le plus grand secret. Ni le SDECE, ni la DST, ni l'ambassade de France aux États-Unis n'avaient été informés de cette visite.

Dans la capitale américaine, le haut fonctionnaire interrogea Golitsyne pendant presque dix heures, en présence de dignitaires américains. D'abord circonspect, il saisit rapidement le caractère explosif des révélations mettant en danger la sécurité de l'État français. Non seulement Rougemont ajouta foi aux allégations du transfuge, mais il demanda qu'une cellule spécialisée du contre-espionnage fût immédiatement à pied d'œuvre pour recueillir des indices sur les agents soviétiques postés en France. Une équipe mixte de six experts (SDECE-DST) se constitua.

Les audiences de Golitsyne allaient se prolonger des mois, voire des années. Toutes furent évidemment enregistrées. Dans la foulée, plusieurs spécialistes du contre-espionnage firent la navette entre Paris et Washington, afin de soumettre au transfuge de volumineux dossiers corrélés à ses soupçons.

À l'appui de ses indications, de nombreuses personnalités suspectées par Paris furent passées en revue. Aucun corps de l'État français n'était épargné. Des policiers, d'honorables députés, des hauts fonctionnaires, des diplomates, des officiers

supérieurs et même des ministres, tous furent fichés et leur vie, leurs dispositions, leurs travers, disséqués. Les affaires les plus intimes furent examinées à la loupe. De longs mois s'écoulèrent, mais aucune sanction ne fut prise, aucune arrestation signalée. Cela produisit l'angoissante impression que les gouvernements occidentaux protégeaient « leurs propres taupes » (tout comme l'establishment britannique lors de la mémorable fuite de Philby).

En attendant, à Moscou, l'évaluation de la mésaventure Golitsyne donna lieu à une de ces litanies habituelles dans la pure tradition de la langue de bois du KGB :

Le cas du traître Golitsyne, ambitieux et vaniteux, est l'exemple même d'un représentant de la famille des carriéristes. Au milieu des années 1950, il a réagi douloureusement à une rétrogradation : il ne toléra pas que ses fautes et ses impairs fussent mis en évidence. Soulignant ses qualités exceptionnelles, il se dit que seule la malchance l'avait empêché de réussir à devenir officier supérieur sous Staline, alors qu'il le méritait amplement. À la fin de l'année 1961, Golitsyne a tout tenté pour connaître le contenu de l'évaluation négative rédigée à son sujet à l'intention de Moscou. La résidence du KGB d'Helsinki a acquis la conviction qu'il a fini par en apprendre la teneur et que, la sachant, il pouvait s'attendre à une dégradation... Alors, il s'est réfugié aux États-Unis.

Comme aux autres transfuges, le KGB lui attribua un nom de code péjoratif, « le Bossu ». Cherchant à le discréditer, on persuada un contrebandier répondant au pseudonyme de « Mustapha » de dénoncer la participation de Golitsyne à un trafic à la frontière finlandaise.

En réalité, le KGB n'était pas dupe mais parfaitement avisé du fait que Golitsyne avait livré à la CIA une somme de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



▲ Donald MacLean en 1960 (en haut) et Guy Burgess en 1957 (en bas), diplomates britanniques chevronnés devenus espions du Kremlin. Ils ont permis à Staline de prendre connaissance avant Churchill de certaines informations secrètes destinées à ce dernier.

© Rue des Archives





▲ Dimitri Bystroletov, grand séducteur, espion illégal du Kremlin, protagoniste de la première partie du livre.

© Collection de l'auteur



▲ Vladimir Vetrov, alias « Farewell », le plus éminent des agents secrets au service de la France pendant la guerre froide.

© Collection de l'auteur



▲ La star du cinéma muet Olga Tchekhova, intime d'Adolphe Hitler, informait Staline des secrets du III^e Reich, comme le confirme ce document du Kremlin. L'espionnage se décline aussi au féminin...

© Collection de l'auteur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

KGB.

« Qu'ils aillent au diable – ce sont des vieillards aujourd'hui, déclara Andropov. Trouvez-moi des traîtres plus récents et j'approuverai leur exécution. »

En décembre 1975, un agent double travaillant pour les Américains⁴⁵ fut embarqué dans une voiture après avoir été attiré en Autriche par des officiers opérationnels de la résidence de Vienne ; ils devaient l'exfiltrer à Moscou afin qu'il y fût interrogé. Mais le sédatif injecté au transfuge pour l'empêcher de se débattre sur la banquette arrière était si puissant qu'il en mourut...

Pendant la guerre froide, un officier du KGB en poste à Washington se vit confier une unique mission : localiser les transfuges. En guise de couverture, il occupait les fonctions de chef adjoint du département consulaire, ce qui lui donnait un excellent prétexte pour enquêter au sein des services d'immigration et de naturalisation ou des cabinets de juristes.

Bien plus tard, en 1992, le transfuge le plus éminent fut le colonel Ochtchenko qui avait été délégué à Paris sous la couverture diplomatique de conseiller de la représentation de l'URSS à l'Unesco. Recruté par le MI6 dix-sept ans auparavant, il fut discrètement exfiltré en Grande-Bretagne. Il appartenait au renseignement scientifique et technique. Ochtchenko devait bénéficier d'une promotion à l'issue de sa mission à l'étranger, qui touchait à sa fin. Le transfuge, désenchanté par la *perestroïka* de Gorbatchev, laissa entendre qu'il s'était lié aux services britanniques pour mener un « combat idéologique ». Par la suite, cependant, un de ses officiers traitants prétendit que sa

motivation avait été purement lucrative...

L'agent qui trahit ainsi sa centrale prend un grand risque et doit faire preuve de beaucoup d'habileté. Il se retrouve un peu dans la peau d'un schizophrène : il lui faut continuer à se comporter en parfait officier de renseignements pour ne pas éveiller les soupçons de son service et satisfaire en même temps aux exigences de ses manipulateurs. À ce régime, pas étonnant que certains craquent !

Les alliés de Moscou au sein du bloc soviétique, et plus particulièrement les Bulgares, se montraient beaucoup moins prudents que le Kremlin. Le zèle avec lequel ceux-ci traquaient les « traîtres » qui s'étaient réfugiés à l'étranger devait beaucoup à l'exaspération du dictateur bulgare, Todor Jivkov, qui ne supportait pas les critiques et les railleries des expatriés. Le plus célèbre auteur de l'émigration, Georgi Markov, se livrait régulièrement à des commentaires sur la corruption et les excès du régime de Sofia sur l'antenne bulgare du World Service de la BBC et sur Radio Free Europe. Il ridiculisait volontiers le leader communiste, lui reprochant son médiocre sens de l'humour, sa brutalité de « policier de village », son penchant pour les « phrases pompeuses » et sa prétention à être un grand chasseur.

Au début de 1978, le ministre de l'Intérieur bulgare demanda au KGB de l'aider à liquider Georgi Markov. Cette requête fut examinée lors d'une réunion présidée par Andropov, à laquelle assistaient ses deux adjoints et Oleg Kalouguine, le chef du contre-espionnage. Peu enthousiaste à l'idée de prendre des risques pour les Bulgares, Andropov se rendit finalement à l'argument selon lequel un refus constituerait un affront

intolérable pour leur dirigeant.

« Mais, insista-t-il, il n'y aura pas de participation directe de notre part. Donnez aux Bulgares ce dont ils ont besoin, montrez-leur comment s'en servir et envoyez quelqu'un à Sofia pour former leurs hommes. Un point c'est tout. »

Le KGB mit à leur disposition les ressources du laboratoire ultrasecret de poisons⁴⁶. L'arme du crime fut dissimulée dans un parapluie américain faisant partie d'un lot acheté par la résidence du KGB à Washington. La pointe du parapluie avait été transformée en pistolet à silencieux. Cette arme tirait de minuscules plombs contenant une dose létale de ricine, un poison extrêmement violent extrait des graines de ricin.

Le 7 septembre 1978, alors que Markov attendait à un arrêt de bus sur Waterloo Bridge, il éprouva une légère piquûre à la cuisse droite. Se retournant machinalement, il aperçut derrière lui un homme debout qui avait laissé tomber son parapluie. L'étranger s'excusa, ramassa l'objet et s'engouffra dans un taxi qui attendait à proximité. Markov ne ressentit aucun effet immédiat. Mais il tomba gravement malade le lendemain et mourut à l'hôpital. L'autopsie permit de retrouver un tout petit plomb dans sa cuisse. La ricine, conformément aux prévisions du KGB, s'était décomposée.

L'assassinat de Markov attira l'attention d'un autre émigré bulgare, Vladimir Kostov, qui avait été victime, le 26 août, d'une étrange agression à Paris. Près d'un mois plus tard, le 25 septembre, un plomb en acier du même type que celui qui avait tué Markov fut extrait, encore intact, du dos de Kostov⁴⁷.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

achevée de la conscience professionnelle (c'est le devoir de tout espion que de connaître intimement l'adversaire), une attitude machiavélique ou un non-conformisme réel ?

Son ton courtois, son curieux sourire inspiraient à ses interlocuteurs une sorte de malaise ; il semblait vouloir mettre autrui en confiance, sans pour autant répondre aux éventuelles interrogations. Ses yeux étaient tout aussi inquiétants ; ils changeaient soudain de couleur et l'on croyait y voir, derrière ses lunettes, une flamme glaciale.

Cette réputation libérale ou moderniste du chef du KGB reposait également sur des faits tangibles. Il avait été, au début des années 1950, l'un des artisans du « compromis finlandais » : le maintien d'une Finlande semi-indépendante, « bourgeoise » mais « neutre », fonctionnant comme un sas étanche entre l'URSS et l'Occident.

Ambassadeur en Hongrie, il avait certes dû diriger la répression après l'insurrection de l'automne 1956 et sacrifier au passage des hommes sur lesquels il avait misé (comme le chef des réformistes, Imre Nagy), mais il parvint finalement à mettre en place un gouvernement à la fois relativement modéré et loyal à l'URSS.

Plus tard, à la tête du département du comité central chargé des relations avec les partis socialistes et ouvriers⁵⁵, il approfondit ces méthodes en encourageant notamment des « partis frères » à se réclamer d'un marxisme hybride, métissé, selon le cas, de « libéralisme bourgeois », de nationalisme ou même de religiosité chrétienne ou islamique.

« Je ne sais pas si Andropov croyait au socialisme, me confia Yakovlev, futur idéologue de la *perestroïka*, mais il fut un néostalinien convaincu. »

Le nouveau KGB, tel qu'Andropov le remodela à la fin des années 1970, était plus proche de l'Okhrana tsariste⁵⁶ que du NKVD des grandes purges ; un instrument de contrôle plutôt que de terreur, même s'il habillait ce choix d'une citation ambiguë de Staline : « L'important n'est pas que le poing frappe, mais qu'il soit toujours suspendu au-dessus de chacun... » Il soutiendrait les réformistes « désireux de travailler au sein du socialisme », mais briserait les autres, qui n'étaient que « des dissidents et des traîtres »...

Andropov raisonnait en termes tranchés. D'un côté, il y avait l'URSS, le parti, « les pays et les partis frères ». De l'autre, les États-Unis, l'Occident, l'impérialisme. Et entre les deux, il ne pouvait imaginer qu'une lutte de tous les instants. Ce qui n'excluait pas, bien entendu, le souci de l'efficacité...

À la tête du KGB de 1967 à 1982, il essaya ainsi de maintenir la subversion idéologique au premier rang des préoccupations de l'équipe dirigeante. Parfois, son approche devenait carrément surréaliste. Pouvaient ainsi atterrir sur son bureau des affaires aussi futiles (selon les critères occidentaux) que les activités d'un petit groupe de Témoins de Jéhovah au fin fond de la Sibérie ou la publication à Paris, sans autorisation, d'une nouvelle d'un auteur soviétique. Les dissidents qui avaient rencontré peu d'écho dans la population occupaient les discussions du Kremlin des heures durant.

À l'intérieur du pays, comme le dépeint avec justesse *la Vie des*

autres, le film primé aux Oscars en 2007, il appartenait aux services secrets d'enregistrer tout ce qui se murmurait non seulement au sein des usines, des administrations et des familles, mais aussi à l'étranger⁵⁷ !

Andropov n'était pas enclin à l'indulgence envers ses adversaires. En mai 1981 se tint une grande conférence du KGB. Le chef du Kremlin, Brejnev, épuisé par la maladie, y prononça un discours ultra-secret fustigeant la politique de Reagan comme une « grave menace pour la paix mondiale ».

Puis Andropov prit la parole et, à la stupéfaction générale, annonça que le KGB et le GRU (le renseignement militaire) allaient pour la première fois coopérer. Le président du KGB expliqua que l'objet de cette association était une opération de renseignement à l'échelle mondiale, l'opération « RYAN⁵⁸ ».

Il s'agissait de collecter des informations sur le projet (parfaitement imaginaire) prêté à l'administration Reagan d'une première frappe nucléaire sur l'Union soviétique. Ce fantasme illustre magistralement l'inaptitude de l'espionnage du Kremlin à déchiffrer la politique américaine, se fourvoyant dans une « théorie du complot ».

En novembre 1982, Andropov devint le chef du Kremlin, succédant à Brejnev. Mais il garda tout pouvoir sur le KGB. (D'ailleurs, ses visiteurs les plus assidus étaient des officiers supérieurs des services secrets.) Tout au long de son bref mandat, cette chimérique opération « RYAN » allait demeurer la priorité absolue du Kremlin. Pendant plusieurs années, l'espionnage de Moscou succomba à ce que son propre ambassadeur à Washington⁵⁹ appela une « interprétation

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

D'ailleurs, le président du KGB, Krioutchkov, confirma dans ses mémoires que les services secrets soviétiques avaient eu vent de cette position : avant la chute du mur de Berlin, Yakovlev s'était rendu en RDA afin de voir auprès de ses interlocuteurs, en toute confidentialité, « si la réunification n'était pas la solution à la stabilité en Europe ».

En attendant, le KGB ne cessait d'alerter Gorbatchev des suites de l'évolution de la situation en RDA, défavorables aux intérêts de l'URSS.

L'histoire aurait pu s'achever bien autrement, dans la guerre civile et des flots de sang. Pourtant, le Mur est tombé.

À l'époque, les discussions furent rudes au Kremlin. Car il existait un plan précis, mis au point par le KGB, pour stopper la dégradation de la situation en Allemagne de l'Est⁶⁸. Les ultimes réunions mirent en présence les représentants de la tendance dure (le chef du KGB Krioutchkov et le ministre de la Défense Yazov) et les partisans de la tendance réformatrice (l'idéologue de la *perestroïka* Yakovlev et le ministre des Affaires étrangères Chevardnadze), face à un Gorbatchev arbitre des débats. Et une divergence se profila – inéluctable – entre les réformistes humanistes d'une part, les conservateurs du parti et le KGB de l'autre.

Ce fut donc précisément au cœur du pouvoir moscovite que s'enracina le « miracle » du démantèlement du Mur le 9 novembre 1989. Yakovlev émit un argument décisif à l'adresse du chef du Kremlin :

« Si nous utilisons la force, nous devenons les otages du KGB

et de l'armée. Ce sera alors la fin des réformes en URSS et, au final, nous serons chassés du pouvoir. »

Gorbatchev trancha. En cela, il restera certainement l'un des symboles de cette époque.

Outre le soutien de sa femme Raïssa, qui fut sa conseillère et son égérie politique, le facteur économique influença sa décision. Le Kremlin réalisa qu'il n'avait pas les moyens de poursuivre la course aux armements ni la « guerre des étoiles ». Le coût de l'Allemagne et des pays de l'Est avait été chiffré à 40 milliards de roubles. S'en débarrasser permettrait de redresser l'économie, de se rapprocher de l'Europe et de recevoir, en échange, une aide technologique considérable.

Plus tard, le chancelier allemand Helmut Kohl raconta qu'à la sortie d'un dîner bien arrosé, en juin 1989, à Bonn, il avait déclaré à Gorbatchev, les yeux dans les yeux :

« Je sais que la réunification de l'Allemagne est très difficile, mais c'est comme notre fleuve, le Rhin, il ne s'arrête jamais. »

Après un court instant d'hésitation, il avait ajouté : « On est prêt à payer. »

Finalement, il proposa 10 milliards de Marks. Le Kremlin en prit 15. Aujourd'hui, Kohl se vante en assurant que, s'il avait dû en payer 50, il l'aurait fait. (Même si, d'après la majorité des germanistes, le montant total de la réunification versé à la Russie par l'Allemagne de l'Ouest s'élève à 60 milliards de Marks.)

Cependant, ce jeu risqué était d'abord déterminé par un choix

politique lié aux subtilités de l'espionnage...

À l'époque, le KGB poussa en première ligne un maître espion est-allemand, Markus Wolf (nom de code « Mischa »). Ce dernier était né en 1923 et sa famille, d'origine juive espagnole, était installée en Allemagne depuis plus de quatre siècles. Son père, Friedrich, médecin et auteur amateur de pièces de théâtre, professait des idées d'extrême gauche et, en vrai bon vivant, avait eu beaucoup de maîtresses et d'enfants illégitimes.

À l'arrivée de Hitler au pouvoir en 1933, la famille Wolf se réfugia en Suisse, puis en Union soviétique. Friedrich, en communiste convaincu, devint vite une figure marquante de l'immigration allemande moscovite. Le jeune Markus profita alors d'une éducation privilégiée et suivit une scolarité soviétique complète. En 1942, il adhéra au parti communiste allemand en exil. Formé au métier d'ingénieur aéronautique, il rejoignit l'académie des cadres du Komintern – où il fut soumis à un entraînement militaire rigoureux, assimila de manière intensive le léninisme et reçut une initiation soutenue aux techniques d'agitation, de noyautage et de conspiration.

En 1944, Markus devint speaker de langue allemande à Radio Moscou, délégué à la propagande à l'adresse des Allemands ; puis rédacteur en chef de Radio Berlin en 1945. Andropov releva déjà à cette période son intelligence et ses convictions communistes.

Après la création de la République démocratique allemande en 1949, ses qualités lui valurent d'être nommé premier conseiller de l'ambassade du nouvel État à Moscou. De retour à Berlin-Est, en 1954, il se vit affecté au poste de responsable du département

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

persécutés par la police politique, elle détestait la violence...

Gorbatchev et Raïssa formaient un couple uni et complémentaire : lui, plutôt méridional, artiste et adepte du flou ; elle, originaire du Nord, plus froide, plus cartésienne. Raïssa s'est imposée comme inspiratrice et stabilisatrice au côté de son mari, qui semblait puiser en elle son énergie. Il lui confiait tout. Les réformateurs, notamment Yakovlev, faisaient souvent bloc avec elle. Orgueilleuse, elle voulait que son époux entre dans l'histoire grâce à l'ouverture, la *perestroïka*, l'œuvre de leur vie.

En cet été fatidique de 1991, les Gorbatchev auraient pu tout simplement suivre la tradition en s'installant dans l'une des datchas de leurs illustres prédécesseurs. Depuis des générations, les dirigeants suprêmes de la Russie avaient choisi la Crimée pour se refaire une santé avant de retrouver leurs obligations du Kremlin.

Mais Raïssa préféra faire édifier un nouveau palais à Foros. L'endroit ne payait pourtant pas de mine : un vent terrible soufflait sur des rochers nus et aucune végétation ne venait égayer les lieux. Seule la mer semblait présenter un intérêt.

Que faire, sinon dompter cette nature hostile ? Afin de se protéger de la houle, on creusa les rochers à la dynamite, des tonnes de terre furent déversées aux abords de la maison et des essences rares y furent plantées. Un tunnel fut percé, agrémenté d'escaliers mécaniques pour relier directement la datcha à la mer.

Au second étage du puissant édifice se trouvaient un bureau, des chambres et une salle à manger pouvant accueillir une

douzaine de personnes. Une terrasse sur laquelle Gorbatchev et sa femme prenaient souvent le thé donnait sur la mer. Les murs étaient recouverts de boiseries. Une frise représentant les villes de Crimée ornait le haut plafond. Au rez-de-chaussée avait été aménagé un jardin d'hiver. Depuis le perron de pierre, l'allée de droite menait à la salle de projection, celle de gauche conduisait à la plage.

Le 14 août, handicapé par un lumbago, Gorbatchev demanda qu'on fît venir un médecin spécialiste de Moscou⁷⁵. Le 15 août, un secrétaire du président téléphona au praticien, le priant de partir immédiatement pour Foros.

Scrupuleux, le médecin insista auprès du KGB pour recevoir un ordre écrit. C'était la règle. Et l'on ne plaisantait pas avec la discipline, surtout lorsqu'il s'agissait de la santé du président. Mais l'ordre ne venait toujours pas. À Foros, on s'impatiait : « Le président a besoin de vous ! » On ne s'expliquait pas pourquoi le KGB tardait à donner son autorisation. Enfin, un coup de fil très bref donna le feu vert au médecin : « Vous pouvez y aller. »

Sans confirmation écrite, le « guérisseur » s'envola donc pour la Crimée, et parvint à diminuer les douleurs du président.

Le spécialiste moscovite était toutefois intrigué par les mesures de sécurité particulièrement imposantes aux alentours de la datcha. Des herses étaient disposées en travers de la route, ainsi que des véhicules blindés.

« J'ai pensé que c'était à cause de la tension en Crimée », expliqua-t-il plus tard à l'un de ses patients qui rapporta son

témoignage.

Il remarqua aussi la présence inhabituelle de nombreux agents de sécurité et aperçut au large, avec les garde-côtes ordinaires, trois bâtiments de la marine de guerre. Il se sentait d'ailleurs lui-même étroitement surveillé.

Un second rendez-vous fut pris pour le lendemain, 18 août. De concert avec le médecin personnel du président, le « rebouteux » fit commander à Moscou certains médicaments introuvables à Foros. Ce dimanche 18, Gorbatchev s'allongea sur la table de massage et intima à son « sauveur » :

« Tu peux faire tout ce que tu veux, m'enlever un nerf, une vertèbre, une jambe. Mais demain, je dois être à Moscou ! »

Soulagé par une série d'injections et de manipulations, Mikhaïl finit par s'endormir. Auparavant, il n'avait fait que songer aux batailles qui l'attendaient au Kremlin. Il pensait aux journées cruciales qu'il avait préparées depuis longtemps et qui devaient commencer le 20 août ; celles qui suivraient la signature du traité de l'Union.

Juste avant de quitter la capitale, le 5 août, Gorbatchev l'avait confirmé au pays : les dirigeants des républiques allaient signer avec lui un accord de principe permettant à cette nouvelle Union de prendre la place des anciennes structures dépassées, issues de la révolution bolchevique de 1917. Certes, beaucoup d'incertitudes demeuraient, mais Gorbatchev était parvenu à un compromis avec Boris Eltsine, son rival élu en juin 1991 président de la fédération de Russie.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

néanmoins expulsé de Russie par avion. L'échange dura moins d'une heure.

Soutyaguine était assis près du hublot. Un officiel américain s'approcha : « Félicitations ! Vous êtes libre ! », lui dit-il. Plus loin, trois autres expulsés s'agitaient, déçus de ne pas trouver dans leur bagage la bouteille de whisky promise.

Mais ce passager n'avait pas le cœur à la fête, il ne voulait pas de cet échange. Au point qu'il avait bien failli tout faire capoter. Trois jours plus tôt, il avait été transféré à Moscou. On lui avait coupé les cheveux différemment. Pas à la manière des prisonniers. Un agent des services secrets russes lui avait également donné une cravate. Le détenu avait alors songé à un nouveau procès. Au lieu de cela, il se retrouva face à deux Russes du FSB (ex-KGB) et trois Américains de la CIA.

À ce moment, il ignorait que le « marché » avait déjà été conclu entre Washington et Moscou. Les officiels lui présentèrent un formulaire imprimé à signer. Il devait reconnaître sa culpabilité, condition indispensable à l'obtention d'une grâce présidentielle, et à son expulsion.

Mais cet homme récalcitrant se rebiffa et refusa de donner raison à ses accusateurs en quittant son pays. Une heure, puis deux s'écoulèrent. La tension montait.

« Alors, vous signez ? », ne cessaient d'interroger les deux Russes.

Les Américains, eux aussi, perdaient patience. Ils finirent par lâcher, sans ambages :

« Nous ne vous disons qu'une chose, nous avons deux listes... »

Le prisonnier comprit aussitôt. Il n'avait plus le choix. En s'obstinant, il risquait de compromettre le sort de plusieurs détenus et de s'exposer à la colère de Poutine. Avant qu'il ne s'envole pour l'Europe, ses gardiens l'autorisèrent à revoir son épouse et ses deux filles pendant quatre heures. Ainsi, cet homme aux yeux tristes dut son salut à une opération digne des grandes heures de la guerre froide.

Dans le groupe des espions russes échangés, une belle rousse de vingt-huit ans avait déjà gagné l'attention des médias après la publication de photos intimes. Mais Soutyaguine et ses compagnons n'eurent pas le loisir de la voir. « Marchez tout droit et ne détournez pas le regard », ordonna un général russe.

Les quatre expulsés prirent place dans un bus aux vitres teintées et rejoignirent le Boeing. En face, les dix embarquèrent à bord de l'avion russe. Les deux appareils décollèrent sans tarder.

Soutyaguine se retrouva ainsi en Occident. Sans travail. Hébergé dans une famille anglaise recommandée par un ami russe. À son arrivée, les autorités britanniques lui remirent 3 000 livres et des vêtements⁷⁹. Cependant, à Londres, il continua à porter les baskets et la chemise bleue à carreaux de la prison. En manière de défi...

À Moscou, l'homme fort de la Russie, Vladimir Poutine, reçut personnellement les « illégaux » expulsés avec les fastes du Kremlin. Il passa la soirée en leur compagnie à chanter des airs

patriotiques, et prédit à la belle Anna – la plus jeune des agents – un « brillant avenir »... De fait, à l'occasion des quatre-vingt-cinq ans du service des renseignements scientifiques et techniques, le président russe, Dmitri Medvedev, leur remettait les plus hautes distinctions nationales.

Par la suite, la flamboyante Anna Chapman fit des apparitions remarquées dans des shows télévisés, posa dévêtue dans un magazine à grand tirage, alla saluer les cosmonautes à Baïkonour, avant d'être recrutée comme conseillère du P-DG d'une banque de la capitale. Le mouvement de la jeunesse poutinienne en fait désormais son « égérie », la présentant comme une « héroïne de notre temps ».

Néanmoins, au Kremlin, le fait que les Américains aient pu confondre des « illégaux » fut vécu comme un affront. « Les traîtres finissent toujours mal », déclara Poutine d'un ton menaçant, chargeant ses services de « trouver celui qui avait fait saboter ce réseau ». Finalement, Moscou identifia assez vite un certain colonel Scherbakov, ex-chef de la section américaine des services russes. Ce dernier aurait « vendu » les « illégaux » à Washington et se trouvait déjà aux États-Unis. D'ailleurs, selon le journal moscovite *Kommersant*, « un tueur à gages, un Mercader⁸⁰ était déjà sur ses traces ».

« La lutte continue ! », s'exclama Poutine haut et clair à la fin de la soirée passée avec « ses illégaux ». En leur compagnie, il se sentait à l'aise et pouvait montrer son vrai visage...

Quand on lui demanda s'il avait pris des décisions qu'il aimerait corriger, Poutine répondit tout de go : « Non », avant d'ajouter :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Et, comble d'ambiguïté, ce fut Lopoukhine qui allait porter la responsabilité de ce scandale. Traîné devant le tribunal spécial du Sénat, il fut accusé de nuisances graves durant son activité de chef de la police et condamné à la privation de ses droits et à cinq ans de travaux forcés. On affirma même publiquement que ce policier aguerrri avait appartenu au Parti socialiste-révolutionnaire. (Il fut évidemment gracié par le tsar six mois plus tard.)

À l'étranger (en Allemagne, puis en France), Azev faillit être exécuté : une première fois quand il eut l'audace de rencontrer son accusateur dans un café de Francfort, puis plus tard, lors d'un rendez-vous à Paris avec son redoutable adjoint à la tête de l'Organisation de combat⁸³.

En vrai joueur, l'agent double évoqua pathétiquement sa participation active à de nombreux attentats, exigeant que l'on pèse le pour et le contre de ses activités : ce qu'il avait fait pour la révolution et ce qu'il avait fait pour la détruire. Même son interlocuteur, un tueur sans scrupule, ne parvint pas à trancher...

Sa vie allait désormais être un périple incessant à travers les capitales et les stations balnéaires les plus prestigieuses. Souvent à Paris par goût, parfois à Berlin par obligation, tantôt à Biarritz, tantôt à Monte-Carlo, toujours accompagné de sa corpulente maîtresse, il ne manqua jamais d'argent. Les largesses de la police du tsar et son génie commercial lui permirent de vivre confortablement dans un luxueux appartement de Wilmersdorf, quartier bourgeois de Berlin, sous un nom d'emprunt – encore un –, Alexandre Neumayer. Il ouvrit même un bureau d'agents de change et bénéficia d'une excellente réputation à la Bourse de New York. Il mourut dans son lit en

1916.

Annexe 2

L'affaire Noureev

À l'automne 1987, lorsque j'étais diplomate à l'époque de Gorbatchev, je me suis occupé du voyage de Noureev en URSS, puis de sa tournée triomphale à Saint-Pétersbourg. Cela me donna l'occasion non seulement de le voir régulièrement, mais encore d'exhumer quelques pièces d'archives concernant son affaire, dont voici le document essentiel. (Le lecteur me pardonnera de reproduire la langue de bois propre aux dépêches du KGB.)

Rapport du KGB sur la trahison de R. Kh. Noureev, artiste de ballet. 19 juin 1961. Strictement confidentiel. Au comité central. Je vous informe que, le 16 juin 1961 à Paris, Rudolf Khametovitch Noureev, né en 1938, célibataire, Tatar, sans parti, artiste de ballet au théâtre Kirov, a trahi la patrie lors d'une tournée en France. Le 3 juin de cette année, des données sont parvenues de Paris, selon lesquelles Noureev enfreignait les principes de conduite des citoyens soviétiques à l'étranger, partait seul dans la ville et rentrait tard le soir à l'hôtel. De plus, il a lié des contacts proches avec des artistes français, dont certains sont homosexuels. Bien qu'un entretien prophylactique d'avertissement ait été mené avec Noureev, il n'a en rien changé sa conduite.

Le KGB, en accord avec la commission des voyages à l'étranger du comité central⁸⁴, a donné, le jour même, l'ordre à son résident à Paris de faire rapatrier Noureev en URSS.

Le 8 juin de cette année, le résident du KGB à Paris nous a informés que Noureev avait mis un terme à ses sorties nocturnes et amélioré son comportement. En conséquence de quoi, l'ambassadeur avait pris la décision de suspendre son rapatriement en URSS.

Le 16 juin de cette année, lors du départ de la troupe pour Londres, à

la suite des instructions du ministère des Affaires étrangères d'URSS et en accord avec la décision de la commission des voyages à l'étranger, l'ambassade a pris le parti de renvoyer Noureev en URSS. Arrivé à l'aérodrome, Noureev a refusé de regagner la patrie. Il a fait appel à la police française et a demandé que lui soit accordée la possibilité de rester dans le pays. Immédiatement, les policiers ont préparé une demande d'asile pour Noureev et l'ont invité à la signer, ce qu'il a fait. Arrivé à l'aéroport, le consul soviétique a eu une conversation avec Noureev, mais celui-ci n'a pas modifié son intention de trahir. L'ambassade d'URSS a émis à ce propos une protestation au ministère français des Affaires étrangères. Noureev laisse en URSS : – mère : retraitée à Oufa ; – trois sœurs : une vivant à Leningrad, les deux autres à Oufa.

Noureev se caractérise par son indiscipline, son manque de patience et un comportement grossier. Sur le plan de ses intentions politiques, aucun matériel compromettant n'a été trouvé sur lui ou sur les membres de sa famille. Noureev s'était déjà rendu plusieurs fois à l'étranger.

Le président du KGB, A. Chelepine.

Chronologie

1917

- | | |
|--------------|---|
| 15 mars | Abdication de Nicolas II. |
| 17 mars | Constitution d'un gouvernement provisoire. |
| Juin | Offensive russe sur le front sud. Échec. |
| 24 juillet | Kerenski devient président du Conseil. |
| Septembre | Tentative contre-révolutionnaire du général Kornilov, circonscrite par la garde rouge. |
| 14 septembre | Proclamation de la république ; Kerenski à la tête d'un directoire. |
| 7 novembre | Coup d'État d'octobre (selon le calendrier julien) sous la direction des bolcheviks. |
| 9 novembre | Formation du Conseil des commissaires du peuple, présidé par Lénine ; décrets « sur la Paix » et « sur la Terre ». Après la révolution d'Octobre, Staline est nommé commissaire du peuple aux Nationalités. Il s'affronte déjà avec Trotski, qu'il fera assassiner en 1940. |

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

un de ses éditoriaux en affirmant que la désertion de Noureev n'avait pas porté préjudice à la qualité des représentations du Kirov à Londres. La compagnie était si forte, disait-il, qu'elle pouvait aisément survivre à la perte d'un soliste comme Noureev qui n'était qu'« un danseur complètement désorienté, passé à l'Ouest d'une manière irréfléchie, à cause de l'adulation dont il avait fait l'objet à Paris et qui lui avait tourné la tête ».

52. Les autorités soviétiques réitérèrent leur menace de boycott culturel quand, vingt-deux ans plus tard, en 1983, Noureev fut nommé directeur de la troupe du Ballet de l'Opéra de Paris.

53. Plus tard, le KGB proposa même à Pouchkine de se rendre personnellement à Paris, afin de convaincre Rudolf de rentrer au pays. Mais le vieux professeur refusa : « Je ne pouvais rien dire de tout cela à Noureev les yeux dans les yeux... »

54. En réalité, la villa lui avait coûté 42 000 dollars, soit 300 000 francs français.

55. L'organisme qui a remplacé l'Internationale communiste.

56. Voir l'annexe 1.

57. En avril 1981, par exemple, après un voyage aux États-Unis effectué à la demande du KGB, l'un des meilleurs spécialistes de ce pays, l'académicien Arbatov, envoyait un rapport à Andropov. Lors d'un dîner à la Maison-Blanche, il avait pu observer Reagan pendant une heure et demie (il n'avait été qu'à une quinzaine de mètres de lui). Arbatov écrivit ses impressions : pour lui, Reagan jouait son rôle de président, mais il le jouait avec une émotion sincère. Il avait eu les larmes aux yeux lorsqu'on avait apporté les drapeaux des quatre armes et lorsqu'il s'était levé, la main sur le cœur, pendant que retentissait l'hymne national. Nancy Reagan ne l'avait pas quitté des yeux. Son attitude adoratrice rappelait à ce représentant du Kremlin celle d'une « *teenager* soudain mise en présence de sa *pop star* préférée ». Le discours de Reagan à l'assemblée de journalistes avait été « exceptionnellement superficiel », mais le président n'en avait pas moins joué à la perfection son rôle de « père de la nation » : un grand dirigeant ayant gardé humanité, sens de l'humour et du contact.

58. L'acronyme de *Raketno-Yadernoïe Napadenie*, qui signifie « attaque de

missiles nucléaires ».

59. Anatoli Dobrynine.

60. Les emplacements choisis comprenaient l'arrière d'un distributeur automatique, une niche de ventilation située sous un évier, le dessus d'une poutre de bois surmontant des toilettes ou le dessous d'un distributeur de serviettes en papier. En 1985, la CIA découvrit ces caches « RYAN », mais, à l'époque, l'opération était en perte de vitesse. En effet, les projets d'attaques terroristes du KGB contre des cibles de l'OTAN avaient été gelés après la mort de leurs deux principaux promoteurs (Andropov, puis le vieux maréchal Oustinov, ministre de la Défense).

61. Le titulaire précédent étant « monté » à Moscou.

62. Comme tout apparatchik d'un certain rang, Gorbatchev avait été nommé membre du comité central dès 1971 et membre du Soviet suprême en 1974.

63. Gorbatchev et Yakovlev s'étaient connus dans les années 1970, s'étant croisés à plusieurs reprises au comité central où ce dernier s'occupait de la presse.

64. Yakovlev m'a lui-même rapporté la scène.

65. Institut des relations internationales et de l'économie mondiale.

66. Konstantin Tchernenko, baptisé « l'ouvreur de bouteilles »...

67. En échange, Gromyko obtint le poste de président du Soviet suprême.

68. Comme en témoignèrent Yakovlev et Chevardnadze, tous deux acteurs des événements.

69. Voir *Histoire secrète de la chute du mur de Berlin*, Michel Meyer, Odile Jacob, Paris, 2009.

70. En l'occurrence Hans Modrow, le chef du parti de Dresde, qui prit également part à la fameuse rencontre du 18 juin 1987. Il n'était pas par hasard le favori de Moscou. Il était en effet lié de longue date aux chefs des Jeunesses communistes que furent Chelepine et Semitchastny avant de devenir présidents du KGB.

71. La gestion opérationnelle de ce plan fut l'objet de précautions toutes particulières. Seuls les agents concernés au sein du département IV des affaires allemandes – le général Anatoly Novikov à leur tête – furent avertis.

72. Ses appréhensions confinaient parfois au grotesque. Il pensait par exemple que la demeure présidentielle allait être prise d'assaut par les militants démocratiques ou encore qu'on allait enlever ses petites-filles.

73. Ancien résident du KGB à New York œuvrant sous couverture journalistique, ex-chef du contre-espionnage soviétique (NDA).

74. Après la chute du régime, on en trouva les preuves au KGB.

75. Le docteur Anatoli Liev, renommé pour ses dons de guérisseur. Presque dix jours après son départ de la capitale, le président avait en effet été frappé par une crise radiculaire lors d'une promenade dans les collines. Il avait dû être soutenu par son entourage sur le chemin du retour.

76. Le garde du corps d'Eltsine, le général Korjakov, expliqua la trahison de Plekhanov par sa haine à l'égard de Raïssa : « Elle faisait déplacer par ce vieillard les énormes lampadaires de bronze du Kremlin ! » Un grief personnel peut parfois influencer le cours de l'histoire...

77. Quelques affrontements confus eurent lieu çà et là : trois morts « dans l'accident de circulation d'un char ».

78. Leur adversaire de l'époque était le Premier ministre Primakov, venu de la nébuleuse du KGB.

79. Voir *le Point* du 16 décembre 2010.

80. Ramón Mercader était l'agent secret espagnol de Staline, qui assassina Trotski en 1940 au Mexique.

81. Sipiaguine en 1902 et Plehve en 1904 (tombé sous l'effet d'une bombe lancée sur sa voiture par Igor Sazonov, formé personnellement par Azev).

82. Comme en témoigna, en 1917, la commission d'enquête du gouvernement provisoire.

83. Savinkov, célèbre terroriste et futur ministre de la Guerre du

gouvernement provisoire.

84. La commission des voyages à l'étranger auprès du comité central a été mise en place à la suite d'une décision du politburo à la fin des années 1930. Cette commission devait juger – comme nous l'avons vu – du bien-fondé des recommandations données à un prétendant à un déplacement à l'étranger, prendre des mesures pour améliorer la composition des groupes de Soviétiques envoyés hors du territoire national, mener des entretiens et conduire des stages pour les spécialistes détachés en mission.